

→ Les traducteurs, « agents » malgré eux du conflit irakien

Ancien directeur d'une unité d'analyse de l'information stratégique au ministère français de la Défense, interprète traducteur de formation, Mathieu Guidère fait la démonstration éclatante, dans son dernier livre *, que la traduction peut devenir un enjeu de guerre ou de paix.

Etes-vous plutôt militaire ou linguiste ? J'ai travaillé à l'Ecole militaire de Saint-Cyr sur le rôle des traducteurs et des interprètes dans les zones de conflit puis au Pentagone pour aider à brosser le portrait des terroristes.

Vous venez de publier un livre intitulé *Irak in Translation. De l'art de perdre une guerre sans connaître la langue de son adversaire*. Pourquoi ce titre ?

C'est un clin d'œil à tous ceux qui ont vu le film de Coppola, «Lost in Translation», et son sous-titre est une allusion à l'«Art de la guerre» du stratège chinois Sun Tzu. L'Irak est une guerre dont l'objectif affiché était de «gagner les cœurs et les esprits» en ralliant la population à la démocratie, mais c'est aussi devenu une guerre où les traducteurs et les interprètes ont joué un rôle prépondérant, allant jusqu'à donner des ordres aux militaires et à dicter leurs textes aux journalistes auxquels il était interdit de se rendre sur le terrain.

Pensez-vous que la traduction devrait être idéalement un « filtre invisible » ou plutôt que le traducteur doit prendre position d'un point de vue éthique et politique ?

Il faut distinguer, dans le travail du traducteur, l'«être» et le «faire». Certes, en tant qu'individu, le traducteur peut avoir une opinion personnelle mais en tant que professionnel de la médiation, il se doit de respecter un code déontologique qui le tient à l'écart des actions et des prises de position partisans. Il se trouve en réalité dans la même situation qu'un observateur, mais il se caractérise par une conscience aiguë de la subtilité et de

l'importance des mots pour la paix. La traduction en temps de guerre, c'est l'art de manier les mots du dialogue, de détendre les situations chargées de tension, d'user d'une communication qui aide à la résolution des conflits.



▲ Mathieu Guidère rêve de former des «Casques bleus langagiers».

Bush aurait-il pu gagner la guerre d'Irak s'il avait disposé d'assez de traducteurs et d'interprètes sachant que sur 130 000 soldats américains, 130 seulement étaient capables de lire un simple panneau indicatif ?

Plus que la quantité, c'est la qualité qui a fait défaut dans cette guerre, sachant qu'on allait jusqu'à recruter des chauffeurs de taxi ou des pizzaioli pourvu qu'ils sachent trois mots d'arabe. Les personnes recrutées étaient aussi mal formées que mal encadrées.

Comment peut-on éviter dans l'avenir ce type d'erreurs ?

Il faut d'abord penser en amont la question du recrutement et de la formation des auxiliaires des armées qu'ils soient guides, traducteurs ou interprètes. Aujourd'hui, aucun pays occidental ne dispose des ressources humaines permettant de mener à bien de telles guerres, l'Afghanistan en est encore la preuve. Mais il faut surtout assurer sur le long terme la légitimité et la neutralité de ces auxiliaires en créant, par exemple, un « corps spécifique de casques bleus langagiers » mobilisables en cas de crise humanitaire ou de conflit armé.

Propos recueillis par Marianne Wanstall

* Mathieu Guidère est professeur à l'Ecole de traduction et d'interprétation de l'Université de Genève, auteur de nombreux ouvrages dont *Irak in Translation. De l'art de perdre une guerre sans connaître la langue de son adversaire*. Editions Jacob-Duvernet, 2008.